

LE GALLICAN

REVUE DE L'EGLISE GALLICANE - ISSN 0992 - 096X

S'alimenter

et

*Vivre dans
la Foi*



LE
GALLICAN

2,30 € La voix de l'Eglise de l'Equilibre et du Bon Sens JUILLET 2013

Journal fondé en 1921 par Mgr Giraud

C'est ainsi que s'est appelée l'Eglise Catholique en France depuis l'évangélisation des Gaules jusqu'en 1870.

Respectueuse de la papauté, elle posait néanmoins certaines limites à sa puissance; elle enseignait en particulier que le pouvoir des évêques réunis en concile était plus grand que celui du pape. Pourtant en 1870 eut lieu à Rome la proclamation du dogme de l'infailibilité pontificale qui consacra l'abdication de l'épiscopat devant l'omnipotence du pape.

En France, un mouvement de résistance fut emmené par le Révérend Père Hyacinthe Loyson qui obtint par décret du Président de la République l'autorisation d'ouvrir un lieu de culte au nom de l'Eglise Gallicane le 3 décembre 1883. Après la loi de 1905 entérinant le principe de séparation des Eglises et de l'Etat, le courant gallican va s'organiser plus librement sous la houlette de Mgr Vilatte.

A partir de 1916 le village de **Gazinet** - dans le bordelais - devint le symbole de la résistance gallicane et du renouveau gallican. **L'association culturelle saint Louis** fut créée par Monseigneur Giraud le **15 février 1916**.

Le siège de l'Eglise et de la culturelle saint Louis est aujourd'hui à Bordeaux: - chapelle primatiale Saint Jean-Baptiste, 4 rue de la Réole, 33800 Bordeaux.

La paroisse saint Jean-Baptiste existe **sans discontinuité** depuis le 24 juin 1936. Elle a été fondée par Monsieur l'Abbé Junqua en 1872 et fut continuée par le Père Jean (*Monseigneur Brouillet*) 1936, puis par le Père Patrick (*Monseigneur Truchemotte*) 1960. Depuis 1987 le Père Thierry (*Monseigneur Teyssot*) assure le service permanent du culte gallican (messes, baptêmes, mariages, communions, funérailles, bénédictions) en la chapelle saint Jean-Baptiste.

Cette tradition bien gauloise de résister aux empiétements de la curie romaine a pris jadis le nom de **gallicanisme**.

Le plus illustre représentant de ce courant fut le grand **Bossuet**, évêque de Meaux (XVIIème siècle), qui rédigea les **quatre articles gallicans de 1682** signés par l'assemblée des évêques de France. Bossuet ne fit d'ailleurs que reprendre les décisions du **concile de Constance** (1414-1418) qui rappela (conformément à la règle en usage dans l'Eglise universelle et indivise du premier millénaire) que le **concile oecuménique** (assemblée de tous les évêques) était **l'organe suprême en matière d'autorité et d'enseignement au sein de l'Eglise**.

L'Eglise Gallicane aujourd'hui

Ses croyances

En tant qu'**Eglise chrétienne**, pour y adhérer, il faut avoir reçu le baptême ou désirer le recevoir.

En tant qu'**Eglise de tradition catholique**, pour y adhérer, il faut connaître et admettre l'un des credos suivants, qui contiennent les articles fondamentaux de la foi catholique: - des Apôtres, de Nicée-Constantinople, de saint Athanase.

En tant qu'**Eglise apostolique**, pour y adhérer, il faut connaître et admettre dans leur contenu traditionnel les sept sacrements: baptême, confirmation, réconciliation, eucharistie, onction des malades, ordre et mariage; tous les com-

l'Eglise **Gallicane**

mandements divins, lesquels sont synthétisés dans ce passage de l'Evangile: **"tu aimeras ton Dieu de tout ton coeur, de toute ton âme et de tout ton esprit, et tu aimeras ton prochain comme toi-même"**.

Ses tolérances

Acceptation du mariage des prêtres et des évêques - Diaconat féminin - Rejet de la confession obligatoire - Administration du sacrement de communion sous les deux espèces - Bénédiction ponctuelle du remariage des divorcés - Bannissement des excommunications - Liberté en matière de jeûne et d'abstinence - Participation des fidèles au gouvernement de l'Eglise - Election des évêques par le clergé et les fidèles - Prise en considération du monde animal dans la réflexion de l'Eglise.

Le Mystère de l'Eglise

Saint Cyprien de Carthage a donné la meilleure définition de **l'unité de l'Eglise**:

- *"L'épiscopat est un tout, que chaque évêque reçoit dans sa plénitude. De même que l'Eglise est un tout, bien qu'elle s'étende au loin dans une multitude d'Eglises qui croissent au fur et à mesure qu'elle devient plus fertile."*

"A quelque Eglise que les évêques soient attachés" a dit Saint Jérôme, "à celle de Rome ou à celle de Constantinople, ou encore à celle d'Alexandrie, ils méritent le même respect et possèdent le même sacerdoce."

Aujourd'hui pas plus qu'hier, aucun évêque particulier n'a le droit de prétendre représenter seul l'Eglise Universelle. Chaque évêque représente son Eglise et ce sont ces évêques assemblés qui représentent toute l'Eglise. Ainsi, tous les évêques étant premiers pasteurs, peuvent valablement dans leur Eglise, ce que le pape évêque de Rome, peut dans la sienne.

La puissance des évêques n'est donc pas une émanation de la plénitude de pouvoir que s'arroge la papauté, mais une participation de l'autorité divine qui réside en Jésus-Christ, pontife éternel et chef souverain de son Eglise.

Et pourtant, en 1870, le Pape Pie IX s'attribuait par la voix du concile du Vatican une suprématie sur tous les hommes dans les matières de foi et de morale; suprématie fondée sur un prétendu privilège d'infailibilité, usurpant ainsi tous les attributs du Christ.

De la sorte, en subordonnant les évêques à un pouvoir souverain, ce concile en faisait uniquement les vicaires de l'un d'entre eux, et cela contrairement à l'ancienne constitution de l'Eglise qui a toujours déclaré que:

- *"les évêques tiennent leur autorité de Dieu même."*

Editorial

L'homme ne vit pas seulement de pain déclare Jésus à l'Adversaire, lors de sa grande tentation, au désert. Oui, mais s'alimenter est une nécessité vitale pour l'être humain. Et il est plus facile de réfléchir le ventre plein que vide ! Là où le Christ est capable de jeûner quarante jours et quarante nuits sans rien prendre, nous ne ferions que défaillir.

Comment s'alimenter ? Cette question est essentielle depuis la nuit des temps. Elle s'adresse au physique comme au spirituel. L'homme a besoin de prendre des forces et de nourrir son esprit. Il ne peut y avoir l'un sans l'autre. S'alimenter et vivre dans la Foi, c'est le titre de ce numéro d'été, c'est aussi une question posée par de nombreuses religions.

Nous avons choisi d'y répondre en rappelant bien sur les précisions données par le Christ dans l'Évangile, mais pas seulement. L'entrée dans le troisième millénaire, l'évolution de nos sociétés et les avancées de la science posent aujourd'hui de nouvelles questions.

En préparant le dossier principal de ce numéro je me suis rendu compte, par exemple, que notre vision du règne végétal est totalement à repenser. Même le végétarisme est aujourd'hui dépassé, d'un certain point de vue ! Vous verrez qu'en l'espace d'une vingtaine d'années les plantes ne sont plus ces « objets quasi inertes » décrits autrefois par les biologistes. Il a été prouvé qu'elles ont « l'esprit de famille » et même de la mémoire ! Et bien plus encore !

Je vous souhaite une bonne lecture et un bel été !

T. TEYSSOT

1 S'Alimenter
et
Vivre dans la
Foi

2 Le Pardon
Mythe ou
Réalité

3 Réflexion
de
Frère Gérard

4 Conte
du
Forez

5 Vie de
l'Église

Sommaire

S'alimenter et

Vivre dans la Foi

Le chrétien doit-il s'astreindre à un régime alimentaire particulier ? En parcourant les Evangiles il semble que non. A la différence d'autres religions, Jésus n'a pas donné de consignes particulières en matière d'alimentation. Il a déclaré « purs » tous les aliments : *« ce n'est pas ce qui entre dans la bouche qui souille l'homme ; mais ce qui sort de la bouche, c'est là ce qui souille l'homme. »* (Mathieu 15,11) A ses apôtres qui ne comprennent pas, il ajoute encore : *« Ne comprenez-vous pas que tout ce qui entre dans la bouche va dans le ventre et est rejeté au lieu secret ? 18. Mais ce qui sort de la bouche vient du cœur ; et c'est là ce qui souille l'homme. 19. Car du cœur sortent les mauvaises pensées. »*

Le régime alimentaire n'est pas une priorité pour le Christ. L'alimentation oui, car l'être humain doit manger à sa faim. Et nourrir les affamés a toujours été une priorité des Eglises et des saints. Quiconque a souffert de la faim sait la morsure de ce fléau.

Mais avec l'entrée dans le troisième millénaire et l'évolution de nos civilisations l'être humain s'interroge. Peut-on se nourrir en détruisant d'autres vies, en prenant celle des animaux ? Que penser des végétariens ? Ont-ils raisons ? Nous allons tenter d'y répondre.

DES ÉPOQUES DIFFÉRENTES

Au temps du Christ, dans de nombreux territoires encore aujourd'hui et il n'y a pas si longtemps dans les pays industrialisés, l'alimentation est une question de vie ou de mort. Dissserter sur le fait de prendre ou ne pas prendre une vie afin de manger est un luxe que tout le monde ne peut pas s'offrir. Tout au plus remarque-t-on dans certaines cultures, notamment amérindiennes, le

souci de remercier l'animal à qui l'on prend la vie, afin de vivre soi-même et faire vivre sa famille. Dans ces cultures, c'est une forme de respect pour la vie en général. On prélève ce dont on a besoin, mais pas plus. On ne massacre pas toute une espèce. Il n'y a pas de notion de cruauté, juste un équilibre et une nécessité. Le monde est ainsi fait.

Même en parcourant les Evangiles nous voyons que le Christ lui-même, lorsqu'il multiplie les pains et les poissons pour les donner à la foule affamée prend soin de faire ramasser par ses apôtres les morceaux qui restent. Il ne veut rien jeter. Il sait la valeur, le prix de l'essentiel. Certes l'homme ne vit pas seulement de pain déclare-t-il au tentateur dans le désert, mais tout de même, il en faut. Mais à l'inverse de la société de consommation où l'on jette ce qui n'est pas consommé, le Christ nous révèle une autre voie, plus respectueuse de la Création.

La source nourricière de Jésus et des apôtres est souvent le poisson. Pierre et la plupart de ses compagnons sont pêcheurs de métiers. Ils vivent et font vivre leurs familles à travers ce qu'ils récoltent dans leurs filets. Les épisodes de pêche miraculeuse contés par les Evangiles, avant et après la résurrection du Christ sont un signe divin de bénédiction. Dans une parabole célèbre, Jésus fait tuer le veau gras dans l'histoire de l'enfant prodigue pour festoyer autour du fils perdu et retrouvé. S'il s'inspire de la brebis et du berger pour donner d'autres paraboles, il sait, depuis l'enfance et comme tous les habitants de sa région, qu'il faut parfois en prélever une pour la manger. La vie est ainsi faite à Nazareth et dans toute la Galilée.

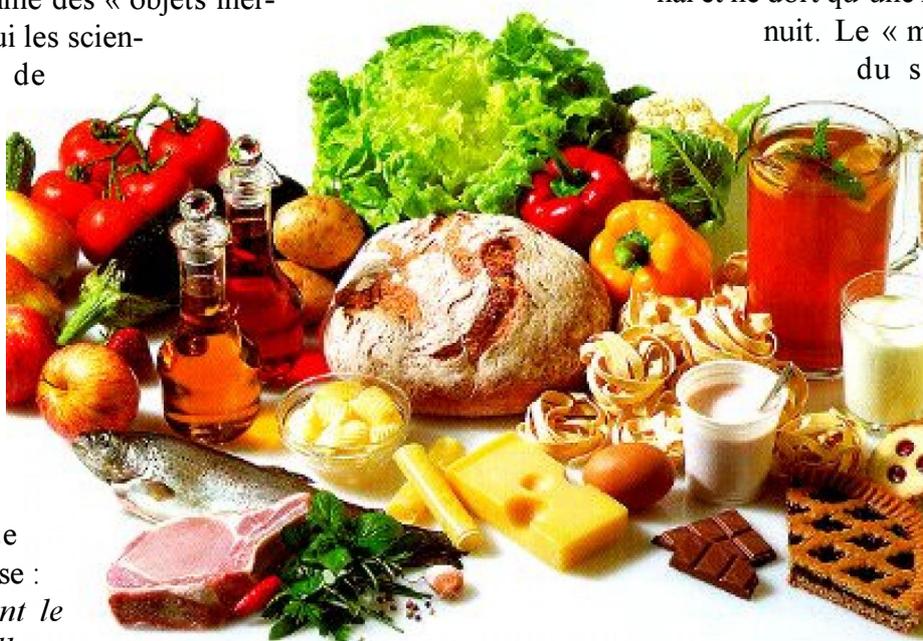
Aujourd'hui, dans les pays industrialisés la vie semble différente, en apparence seulement. Le jambon ou le steak sous cellophane, les filets de poissons, le poulet, les saucisses ou le rôti du supermarché nous font oublier qu'avant, avant d'être des produits étiquetés et emballés, ils étaient des créatures vivantes. Ce qui a changé avec l'industrialisation, c'est la méthode d'élevage. Les

animaux nourris en vue de leur consommation sont parfois plus survivants que vivants. Par exemple, les élevages de poulets ou de porcs en batterie font périodiquement la une des journaux, tant les conditions de vie sont dégradantes pour les animaux sacrifiés d'abord sur l'autel du profit. Et lorsqu'on touche à un équilibre, les maladies arrivent, comme celle de la vache folle il y a quelques années. D'autres questions se posent aujourd'hui. Comment nourrir bientôt neuf milliards d'habitants ? Sachant que la « production » de viande nécessite des terres agricoles de plus en plus importantes, pour les prairies et l'eau, cela devient un problème à la fois politique, éthique et de santé publique.

PRENDRE LA VIE

Dans les dix commandements il est écrit : « *Tu ne tueras point.* » Pourtant, comment faire pour s'alimenter autrement ? Même le végétarisme est aujourd'hui confronté à cette question. L'étude du règne végétal menée par la science au cours des deux dernières décennies montre que notre conception de celui-ci est totalement à repenser. Dans les années 90 les plantes étaient vues comme des « objets inertes ». Aujourd'hui les scientifiques parlent de « comportement végétal ».

Le magazine « Science et Vie » de mars 2013 a consacré un volumineux dossier à cette question avec, en introduction, cette phrase accrocheuse : « *Les plantes ont le sens de l'ouïe, elles savent se mouvoir et communiquer, elles ont l'esprit de famille et elles ont même de la mémoire ! En un mot : ce sont des êtres « intelligents ». Telle est l'étonnante découverte de biologistes, dont les travaux révolutionnent totalement notre regard sur le monde végétal. Mieux, ils le réhabilitent dans l'ordre du vivant.* »



Je reviendrai plus loin sur cette passionnante étude. Si nous parcourons les Evangiles, « prendre la vie » pour s'alimenter est une nécessité vitale inscrite au cœur des textes reçus des Apôtres. Dans le discours sur le « pain de vie » Jésus déclare : « *En vérité, je vous le dis, si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme, et si vous ne buvez son sang, vous n'avez point la vie en vous-mêmes. Celui qui mange ma chair et qui boit mon sang a la vie éternelle; et je le ressusciterai au dernier jour. Car ma chair est vraiment une nourriture, et mon sang est vraiment un breuvage. Celui qui mange ma chair et qui boit mon sang demeure en moi, et je demeure en lui.* » (Jean 6,53-56) Ainsi la messe, avec la réception du sacrement de communion est, pour le croyant, un moyen de participer à ce mystère.

Dans d'autres cultures, plus guerrières, on mangeait autrefois le cœur des ennemis en pensant s'approprier leur force. C'est une pratique heureusement disparue aujourd'hui !

Les grands mystiques semblent s'affranchir de la nécessité de la nourriture terrestre. C'est le saint curé d'Ars par exemple qui, selon les chroniques du XIXème siècle mangeait une pomme de terre bouillie par jour. Pourtant, avec ce régime, il reçoit seize heures par jour dans son confessionnal et ne dort qu'une heure et demie par nuit. Le « miracle principal »

du saint curé c'est, qu'avec un tel régime, il ne soit pas devenu fou et ait trouvé l'énergie suffisante pour accomplir son sacerdoce dans des conditions héroïques. Marthe Robin, la célèbre fondatrice des foyers de charité rappelée à

Dieu en 1981 ne « consommait » que l'hostie donnée par le prêtre qui venait la visiter chaque semaine. Il n'y a pas d'explication rationnelle à cela. Et, à moins d'être un témoin direct, on ne peut ni le comprendre ni l'admettre, si ce n'est par la foi. Enfin selon l'Evangile, lors de la grande tentation au désert, Jésus passe quarante jours et quarante

nuits sans manger. Lors de sa rencontre avec la femme samaritaine il déclare à ses apôtres : « *Ma nourriture est de faire la volonté de celui qui m'a envoyé et d'accomplir son oeuvre.* » (Jean 4,33) Pour le Christ comme pour les grands mystiques, « prendre la vie » c'est d'abord la recevoir du Père céleste. Mais ce sont de glorieuses exceptions.

« Prendre la vie » pour vivre c'est, depuis la nuit des temps et aujourd'hui encore, le lot commun de toute l'humanité, et des autres créatures animales d'ailleurs, herbivores compris. Nous verrons plus loin pourquoi.

D'AUTRES FORMES D'ALIMENTATION

Le génie humain, l'évolution de nos civilisations feront qu'un jour peut-être, nous pourrons nous alimenter sans prendre d'autres vies. Pour l'instant cela reste de la science fiction. Mais avec bientôt neuf milliards d'habitants sur notre planète, le problème de l'alimentation n'est pas à prendre à la légère. Cela peut être une source de conflit pour les populations n'ayant pas suffisamment accès à la nourriture. Certains évoquent la piste des insectes, riche en protéines, comme un nouvel « eldorado » alimentaire. Il semble qu'en Asie le phénomène prenne de l'ampleur. En Europe, c'est à des années lumières de notre culture.

Dans l'absolu pour le croyant, Dieu seul est source de vie, d'où les miracles et les guérisons du Christ attestés dans les Evangiles, par exemple. Il est la Vie, avec un V majuscule. Mais pour nous, simples mortels, l'alimentation est nécessaire. Nous ne créons pas la vie. Notre corps la reçoit d'autres créatures vivantes, puis la transforme, afin de profiter de cette énergie vitale pour nos organes, nos muscles, notre cerveau. Finalement, dans le cycle de la vie, il faut bien la prendre quelque part, la recevoir, la transformer et

la transmettre à nouveau dans l'énergie que nous dépensons pour créer, travailler et faire vivre nos familles. Il en est ainsi depuis la nuit des temps.

UN RÈGNE VÉGÉTAL À REPENSER

Les végétariens, pour diverses raisons, excluent de leur alimentation la consommation de chair animale. Mais se nourrir des plantes et de leurs fruits, n'est-ce pas aussi prendre la vie ?

Il y a quelques années je me souviens avoir échangé, après la messe, avec un ingénieur de l'INRA (l'Institut National de la Recherche Agronomique). Il m'avait rapporté les résultats d'une expérience surprenante. Dans une pièce se trouvait un philodendron, plante ornementale d'intérieur banale en Europe. Des capteurs reliaient la plante à un appareil enregistreur. Dans le protocole de l'expérience, l'un de ses collègues devait ôter la vie à quelques crevettes situées dans la pièce. Lui se tenait en retrait. L'appareil

enregistreur mit en évidence un « pic d'activité » de la plante au moment où son collègue « s'occupait » des crevettes. Ce résultat déjà était singulier. Mais le plus surprenant restait à venir ! Lorsque l'ingénieur témoin entra dans la pièce, l'appareil enregistreur relié à la plante ne notait rien de spécial. Mais lorsque le collègue dédié aux crevettes entra de nouveau dans la pièce, l'enregistreur notait un nouveau « pic d'activité » de la plante.

Pourquoi, comment la plante réagissait-elle, par quels « capteurs », pouvait-on parler d'une forme de « conscience », de « mémoire » ? Autant de questions sans réponse pour eux à ce moment. Je me souviens de l'émotion avec laquelle il m'avait rapporté cette expérience. Je venais de célébrer la messe des rogations, là où l'on prie pour les récoltes et où l'on demande la bénédiction pour les fruits de la terre à venir.



Aujourd'hui, la science apporte de nouvelles lumières sur le comportement du monde végétal. En l'espace de deux décennies, il semble que notre conception de cet univers soit totalement à repenser.

Le magazine « Science et Vie » de mars 2013 a fait le point sur les dernières avancées de la recherche scientifique concernant l'étude des plantes. Les chercheurs ont pu mettre en évidence le « comportement social » du monde végétal. Les plantes se distinguent les unes des autres, distinguent les membres de leur espèce des autres, rivalisent entre elles, forment des familles.

Des expériences réalisées en 2007 sur le trèfle démontrent sa capacité à reconnaître si son voisin est de sa famille ou de la même espèce. Par exemple, les tiges de trèfle poussant à côté de parentes font moins de racines, pour ne pas se disputer la nourriture. Un laboratoire chinois a prouvé en 2010 que lorsque la tomate tombe malade, elle avertit ses voisines par un champignon racinaire appelé mycorhize. Les vieux pins protègent les plus jeunes en transférant la nourriture aux plus jeunes par les racines qui forment un réseau interconnecté. La cuscute possède le sens du toucher. Et si l'on place ce parasite de la tomate entre un plant sain et un autre attaqué par des bactéries, il sait détecter une tomate saine à l'odeur alléchante. Comment fonctionne son « nez », quels sont ses capteurs ? Cela n'a pas encore été mis en évidence. Le tabac peut appeler à l'aide en envoyant un message chimique au prédateur de son agresseur. Il marque la chenille qui l'agresse d'une odeur qui attire ses prédateurs. Le tremble est nanti de mémoire. Il se souvient d'un coup de vent pendant une semaine environ. La mémoire de mimosa pudica est encore plus impressionnante. Cette plante étonne déjà en repliant instantanément ses feuilles lorsque son pot est touché brusquement. L'université de Florence a mis en évidence que si le pot est soulevé six fois d'affilée ce comportement disparaît. Selon les responsables de l'expérience, « *le mimosa a appris qu'être soulevé n'est pas dangereux, donc il cesse*



de se replier. La plante retient cette leçon environ quarante jours. »

L'extrême sensibilité végétale est aujourd'hui mise en évidence. On a relevé près de 700 capteurs sensoriels différents chez les plantes : mécaniques, chimiques, lumineux, thermiques. Pour la lumière par exemple, elles détectent des longueurs d'ondes (ultraviolet et infrarouge) que nous ne percevons pas. Sur un plan mécanique elles perçoivent la plus petite inclinaison des branches ou des racines. Les arbres savent « se mouvoir », pas simplement par la croissance. Ils possèdent le sens de l'équilibre grâce à des cellules qui détectent la gravité.

Les plantes ont davantage de gènes que les animaux. C'est une découverte qui m'a surpris en préparant ce dossier. Le riz par exemple en a deux fois plus que l'homme. Ceci témoigne de la très grande complexité des végétaux. Ils doivent trouver de nombreuses réponses aux dangers qui les menacent. Contrairement aux hommes et aux animaux, les plantes ne peuvent se déplacer. Elles sont fixes par nature. Leurs nombreux gènes déterminent ainsi une multitude de parades face à d'innombrables dangers. Là où l'homme et l'animal peuvent s'enfuir pour échapper à un péril, la plante ne dispose pas de cette option. En parcourant le magazine « Science et Vie » de mars 2013 je me suis arrêté sur cette phrase : « *Les plantes modifient sans cesse leur forme et leur composition chimique. Une bouffée de vent, une morsure d'insecte, un rayon de soleil : au moindre changement, des milliers de gènes végétaux s'allument, déclenchant des réactions.* »

Qu'en est-il du « cerveau » de la plante ? Où se situe-t-il ? Les chercheurs travaillant sur la question émettent l'hypothèse qu'il se situe aux extrémités des racines, dans ce qu'on appelle le radicle. Comme les racines sont toutes interconnectées, ils pensent que ce « cerveau » fonctionne en réseau, un peu comme internet qui relie des millions d'ordinateurs dans le monde. D'ailleurs si l'on enlève 80 % d'une plante elle peut repousser, repartir. L'être humain ne pourrait survivre.

Les chercheurs ont également relevé un pic d'activité électrique aux extrémités des racines.

Celles-ci sont parcourues par des courants électriques de faible intensité. Le magazine «Science et Vie» de mars 2013 précise : « Avec la sève circulent de multiples molécules qui vont des feuilles et des tiges vers les racines et inversement. Des signaux électriques ont été mis en évidence, par exemple pour transmettre aux feuilles l'ordre d'évaporer moins d'eau en cas de sécheresse. »

Ces signaux électriques pourraient-ils avoir un lien avec d'autres créatures vivantes ? Le film Avatar, sous un certain angle, pose la question. Je pense surtout à nous, humains, et à ce qu'on appelle la « main verte ». Dans le domaine de la Foi, l'Évangile nous conte un épisode surprenant. Jésus, en maudissant le figuier qui ne porte pas de fruits signe la mort de l'arbre. Le lendemain, Pierre et ses compagnons constatent que l'arbre est desséché, « jusqu'au racines. » (Marc 11,12-21)

UNE EXPLORATION PERMANENTE

Le mystère de la vie est un sujet constant d'émerveillement. Il reste tant à découvrir et à comprendre. S'alimenter et vivre dans la Foi, c'est le titre de ce dossier, et notre esprit a lui aussi besoin d'être alimenté. « L'homme ne vit pas seulement de pain » déclarait Jésus au tentateur. Nous avons la chance de vivre à une époque qui permet d'offrir de nombreuses réponses à celui ou celle qui fouille un peu. Pour autant il ne faut pas confondre l'instruction et la sagesse, ce n'est pas pareil.

S'alimenter et vivre dans la Foi, c'est respecter la vie. Mais il semble aujourd'hui que nous n'ayons pas tous la même notion de ce respect. L'intégrisme aussi peut exister en matière d'alimentation. Certains végétariens « excommunient » ceux qui ne partagent pas leurs idées. D'autres, plus « carnivores » sont dans la même attitude de rejet vis à vis des végétariens. La voie de l'équilibre et du bon sens se situe certainement entre les deux. D'ailleurs l'être humain est omnivore, cela signifie qu'il tient à la fois du « carnivore » et de « l'herbivore » pour son alimentation. Et Dieu ne nous demande certainement pas de nous transformer ni en tigre, ni en cheval... Le chrétien relève que le Christ n'a pas imposé de régime alimentaire particulier. L'essentiel est ailleurs.

Mgr Thierry Teyssot

LE PARDON MYTHE OU RÉALITÉ

Autrement dit quel sens donnons-nous ou acceptons-nous dans ce concept ? Si je le reçois est-ce que je l'accepte ? Pas toujours, cela entraîne que je reconnaisse une faute, un préjudice, un tort à autrui.

Pas facile, on a tendance à dire : « ce n'est pas ma faute, ce n'est pas moi qui ai commencé de... » Alors le Pardon de Dieu, l'homme le reçoit-il ?

Si je le donne suis-je vraiment généreux ? Qu'ai-je à pardonner ? Bien souvent, n'est-ce pas par de l'amour propre, de la fierté mal placée, un obstacle dans un projet ? Un réel préjudice (mort d'un être cher, vol, viol) cela est bien rare, et notre rancune est pourtant bien grande.

Admettons. Soit, je pardonne, mais je ne désire plus avoir de contact avec mon débiteur. Ne suis-je pas un peu fier d'avoir à pardonner ? Cela me grandit. Mais retournons à l'Évangile : « Si donc, lorsque tu présentes ton offrande à l'autel, tu te souviens que ton frère a quelque chose contre toi, laisse là ton offrande devant l'autel et va d'abord te réconcilier avec lui. » (Mathieu 5,23-25).

Réconcilier d'après le dictionnaire : Rétablir une relation interrompue, rétablir un lien.

Un **lien** qui unit Toute l'Humanité - le lien qui est donc Vie et qui donnera : « Aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimé » dit le Seigneur. Là est la loi et les prophètes.

D'où la nécessité de la venue du Christ pour rétablir ce lien rompu entre Dieu et l'homme dans le Paradis (cela fera l'objet d'une autre réflexion).

Ainsi Pardonner c'est Vivre avec l'Autre, quoi qu'il puisse en coûter.

Nous sommes des Cellules de quelque chose de plus grand que nous, comme les branches sont reliées à un tronc, des feuilles à une tige. Seul on ne peut survivre. Dieu lui même n'est pas seul et a même besoin de créer, de nous créer. Étonnant non ?

La vie c'est la diversité. Les écolos avec leur biodiversité ne s'y trompent peut-être pas. Sans

elle les formes de vie reculeraient, comme une création à l'envers.

Le bras n'est pas le corps, la cellule n'est pas l'organe, etc... Mais si la cellule se met à suivre son propre programme (communique mal avec l'extérieur, un peu comme nous) c'est ce que l'on appelle un cancer. Alors le corps tout entier est malade et même menacé.

Quand je me sépare de mon frère, je suis comme la cellule. « *Ma parole est une parole de Vie* » dit le Seigneur. La Parole est encore un Lien entre les êtres, entre moi et les autres.

S'aimer, c'est aimer l'autre. Le Pardon n'est pas une question, un choix, mais une nécessité, un lien (lien à la vie même). On ne se demande pas si on doit respirer.

Pour finir je dirais :

Seul sur une île déserte puis-je survivre ? Non ! Me reproduire ? Non ! Aurais-je même l'envie de vivre sans parler, sans échanger, sans partager mes émotions, mes pensées avec qui que ce soit ? Comment ferais-je si je suis malade ou blessé. Je suis seul... perdu.

Personne ne me regarde, ne me voit, personne ne pense à moi, je n'existe plus.

Pardonner c'est vivre. Le contraire, c'est folie.

Mgr Jean Blusseau

RÉFLEXION DE FRÈRE GÉRARD

Le 31 mars 2013, la messe du dimanche de Pâques était célébrée à la chapelle Saint-François-d'Assise de Valeille. Les fidèles ont rempli la chapelle et ont participé avec ferveur à cette célébration si importante pour nous Chrétiens : « la Résurrection du Christ. » Un incident technique ne nous permet pas de publier une photo, mais je voudrais revenir sur l'homélie prononcée par Père Bernard Poncet, prêtre de la chapelle.

« L'Homélie, un don de Dieu »

Après la lecture du Saint Évangile selon Saint-Marc qui nous dit : « *Jésus de Nazareth a*

été crucifié et il est ressuscité ! Oui ! Cela est la Vérité ! »

Il est ressuscité ! ... Il faut se reporter à cette époque et se mettre à la place de ceux qui écoutèrent ces paroles. Joie, étonnement, incrédulité ou doute devaient certainement habiter leurs pensées.

Nous sommes en 2013, la science qui explique tant de choses reste muette au sujet de la résurrection du Christ. Le doute qu'il peut y avoir pour certains ! ... Ce doute parfois ressenti dans notre vie de chrétiens. « *Oui ! Cela est la vérité, Jésus est ressuscité ! »*

Jésus, on ne le voit pas, il est dans notre cœur. La certitude de sa présence nous rend le chemin de notre vie qui se déroule plus doux, plus charitable envers nos frères, alors ne nous laissons pas envahir par le doute !

Père Bernard nous explique dans son homélie qu'il y a un fil rouge (c'est le chemin de notre conscience) qui partage notre vie en deux et nous dicte « le bien et le mal ». Attention ! Ce fil est très mince, très fragile, attention de ne pas tomber du mauvais côté, celui du mal et du doute, restons vigilants dans nos actes, réfléchissons à nos paroles et soyons prudents quant à notre comportement dans notre vie de tous les jours.

La messe du dimanche ainsi que les offices de la semaine nous guident sur la voie à suivre. L'Évangile et l'homélie nous délivrent des tristesses de la vie quotidienne.

Alors, si un jour le doute nous guette et nous envahi, nous, Chrétiens, pensons à notre baptême, à notre communion, à notre confirmation pour retrouver notre foi.

Nous, les religieux qui ne sommes pas infailibles, si le doute de la résurrection du Christ nous menace, pensons aux ordinations que nous avons reçu de notre Évêque, qui nous guide et nous soutient pour nous permettre de rester les fidèles serviteurs du Christ.

Jésus est mort sur la croix à cause de nos péchés. Sa résurrection confirme notre foi et nous donne l'espérance de se retrouver auprès de lui. Dieu nous écoute, nous sommes à nouveau sur la bonne route, dans nos pensées le doute a disparu pour laisser place à la sérénité.

Remercions le Seigneur notre Dieu et Prions.

Frère Gérard Morel

CONTES DU FOREZ

LE BOUDIN AUX POMMES

ACCROCHÉES au flanc de la colline, les maisons du village, grises, avec leurs balcons de bois, ressemblaient à des monastères thibétains. Ne différait que l'altitude.

Dans la nuit d'hiver une fenêtre s'éclaira comme une étoile surgie du fond des âges.

Baptiste s'assit sur son lit, enfila son pantalon, glissa ses pieds dans les galoches et se leva. D'une main, il maîtrisa sa chevelure et de l'autre se coiffa, pour la journée, de sa casquette. Ces premiers gestes étaient pour lui si rituels qu'il ne lui était pas utile d'être complètement réveillé pour les accomplir.

Il descendit l'escalier, traversa la cuisine et ouvrit la porte. Un vent de silex lui coupa le visage. Il huma cette senteur de nuit finissante. Lentement il alla vers le tas de fumier et, un poing sur la hanche, il interrogea le ciel tout en satisfaisant un besoin naturel. "Belle journée, belle journée, se disait-il, il gèle ; un temps doux et neigeux ne vaut rien pour tuer le cochon".

Peu à peu, le tilleul de la cour et les toits des hangars se détachèrent de l'ouate de l'aube.

Clémence, l'épouse de Baptiste, s'en revenait de la traite des vaches lorsqu'un halètement de moteur dans la montée du chemin rompit le sommeil du silence. Le capot d'une camionnette apparut à l'entrée de la cour et le véhicule s'immobilisa devant la porte de la ferme. En descendirent Marius Popin et, par l'autre portière, Jean la Buse.

Le visage sec comme un sarment de vigne, le chignon serré sur le haut des cheveux tirés et les mains à la taille, Clémence les salua par un "Enfin, vous voilà !" cinglant comme le vent du matin. Les hommes ne répondirent pas, mais secouèrent leurs épaules comme pour se dégourdir de l'immobilité du voyage, soufflèrent dans leurs mains pour se réchauffer et poussèrent la porte de la cuisine après avoir tapé leurs semelles sur le seuil.

Encore attablé devant sa soupe, dos à l'entrée, Baptiste les salua sans se retourner.

"Pas chaud !

- Pas chaud ! Mais un beau temps pour le cochon. Asseyez-vous. Clémence va vous faire chauffer le café".

* * *

Depuis plusieurs semaines, Baptiste s'était mis d'accord avec Marius Popin pour la date. D'ailleurs Marius la connaissait depuis toujours ; c'était le lundi après la Sainte-Luce, donc à mi-décembre. Mais, malgré cette certitude, les deux hommes se rencontraient un dimanche matin au café du village pour fixer avec exactitude le jour où Popin viendrait tuer le porc de Baptiste. Si les choses devaient se passer autrement et si, par hasard, le paysan avait quelques jours de retard dans sa démarche, Marius était étonné, inquiet, peut-être même vexé. "Et s'il était venu à l'idée de Baptiste de changer de tueur, sans savoir pourquoi ? Allez deviner, après tout, ce qui peut se passer dans la tête des gens, surtout avec cette femme qu'il a, le Baptiste, un drôle de bois tordu, celle-là !". Rassure-toi, Marius, cette année encore tu iras tuer le porc à la Combelette.

* * *

Ce jour était donc arrivé.

Les trois hommes sortirent et se dirigèrent vers la porcherie.

"Où elle est la bête ?

- C'est celui-là.

- Un beau cochon ; il doit bien faire dans les trois cents livres.

- Pas loin, sans doute. Il faut bien ça, surtout qu'il n'a pas été élevé aux engrais chimiques. Autrefois on en a eu tué qui pesaient plus de quatre quintaux - mais Baptiste parlait du quintal paysan de cinquante kilos - quand nous étions nombreux à la ferme. Aujourd'hui, c'est tout mort, les temps changent.

- La bassine est prête ?

- Oui.

- Alors, allons-y".

Aidés par Jean la Buse, les deux hommes attrapèrent le porc et le firent entrer de force dans une caisse à claire-voie suspendue à une balance romaine fixée à la poutre de l'étable. Marius fit glisser le contre-poids le long du fléau et, après quelques tatonnements, annonça, triomphal :

"Cent cinquante cinq kilos ! J'étais pas tombé loin, hein ? Depuis le temps j'ai le coup d'oeil. Jean, va me chercher mon sac".

Sur l'ordre, Jean alla vers la camionnette et en rapporta une musette militaire qui avait dû connaître bien des campagnes de tueur de porcs.

Jean la Buse appartenait à cette race d'êtres désœuvrés, aux muscles de taureau mais à la cervelle d'oïsson, incapables de fournir un travail assidu mais toujours disponibles pour prêter main forte, moyennant le litre et la table, au vigneron pour les vendanges, au forestier pour débarder des grumes, au maçon pour servir de goujat ou, comme aujourd'hui, pour aider à tuer le cochon.

Marius sortit de la musette un ample tablier de serpillière qu'il déplia avec précaution pour en dégager une poignée de couteaux qu'il remit soigneusement dans la musette, puis il s'enveloppa du tablier en croisant les liens dans le dos et, les ramenant à l'avant, les noua sur son estomac.

Les hommes quittèrent l'étable, Marius tenant la musette à bout

de main. Près du tilleul était posée à même le sol une ancienne porte recouverte de paille et, tout à côté, une échelle dont une extrémité reposait sur une chèvre à scier le bois. Le trio tira la caisse du porc contre l'échelle et sortit l'animal. Pendant que Baptiste et Jean la Buse tenaient la bête, Marius attacha les pattes arrière à l'un des derniers barreaux de l'échelle, du côté surélevé posé sur la chèvre. Puis, le couchant sur un flanc, ils le glissèrent tout entier sur l'échelle, la tête en bas et le groin solidement fermé par une corde. La patte droite fut à son tour immobilisée contre l'un des barreaux inférieurs.

Marius prit un couteau, l'affûta au fusil, passa son pouce en travers de la lame pour en vérifier le fil et rasa le poil du porc entre l'épaule et l'oreille.

"Ohé ! Clémence, ça y est !" cria Baptiste, les mains en porte-voix pour dominer les grognements.

Clémence sortit de la cuisine avec une cuvette encore fumante de l'eau chaude qui l'avait lavée et la donna à son époux.

D'un geste précis, Marius planta son couteau un peu au-dessus de l'épaule du cochon et le sang gicla dans la cuvette. Aussitôt Baptiste le brassa pour éviter la coagulation. Pour activer l'écoulement, de son autre main Baptiste balançait la patte restée libre, d'avant en arrière, comme une ancienne pompe à eau, et Jean la Buse pesait de tout son poids sur l'animal secoué par les derniers spasmes.

Du revers de sa manche, Marius s'essuya le front. "C'est fait", dit-il calmement. Ils entrèrent dans la cuisine boire le café et l'eau de vie.

"Si vous commencez comme ça, déjà le nez au verre, vous n'irez pas longtemps", siffla Clémence en approchant la cuvette près du fourneau.

Les hommes revinrent vers l'animal, dénouèrent les cordes, le portèrent sur l'ancienne porte, le saupoudrèrent de cendres de bois et le frottèrent vigoureusement pour favoriser le blutage. Puis ils le couvrirent de paille et y mirent le feu près du groin. Lorsque la paille eut brûlé, ils confectionnèrent quelques brandons qu'ils allumèrent et les passèrent sous les pattes en insistant aux extrémités pour enlever la corne.

"J'aime quand c'est bien défini", dit Marius, ce qui signifiait bien raffiné.

D'un bon coup de balai de genêts, Jean la Buse nettoya les cendres et chacun se mit à laver le porc à grands seaux d'eau froide, tout en frottant ce qui pouvait rester de poils avec un tesson de tuile cassée. Enfin, la bête fut brossée soigneusement et reposée sur l'échelle devenant civière pour la porter dans un ancien atelier utilisé au temps où la ferme fabriquait elle-même les sabots et les galoches de la maisonnée et tressait les paniers.

Il y faisait aussi froid que dehors et la clarté venue de la petite fenêtre n'offrait qu'une pénombre. Aussi Baptiste alluma-t-il une ampoule qui pendait du plafond comme une larme à un cil. Sur les murs gris se mouvait l'ombre des hommes.

Le cochon fut porté sur la table, tête pendante.

"Avant toute chose, nous allons prendre des forces" annonça Baptiste. Et sortit de sous la table un litre et trois verres.

Marius trancha la tête et aussitôt Jean la Buse présenta la bassine pour recueillir le sang des boudins d'herbes. Tel un chirurgien maniant le scalpel, Popin ouvrit de haut en bas le ventre de l'animal et, les manches retroussées à mi-bras, enfonça ses mains, du sang jusqu'au poignet, dans les entrailles de l'animal pour en extraire la coiffe, la graisse et les boyaux qu'il déposa sur un "paillat" à pain et ordonna à Jean la Buse de les porter aussitôt à la cuisine pour les garder au chaud. Le praticien avait le geste précis et le ton autoritaire des augures de la Rome antique consultant les oracles. Lorsque revint Jean la Buse, Clémence était sur ses talons : "Préparez-moi vite quatre côtes si vous voulez manger à midi. J'ai pas le temps, moi ! il faut que j'aille rincer les boyaux à l'eau courante".

Elle sortit aussi vite qu'elle était entrée, retourna chercher les boyaux et alla les laver méticuleusement à l'auge de pierre alimentée par l'eau de la colline canalisée dans un tronc d'arbre. Elle revint près des hommes qui avaient aligné sur la table à côté des quatre jambons déjà détachés aussitôt après la tête, la colonne, les filets et les côtes. Elle choisit quatre côtes, les mit dans une assiette et s'en retourna vers ses casseroles.

Les hommes se servirent à boire, prirent un torchon et s'essuyèrent les mains. Il était midi. Dehors, un léger soleil d'argent filtrait dans les branches du tilleul dénudé.

* * *

En pénétrant dans la cuisine, une bouffée d'air chaud leur frappa le visage. Trois assiettes étaient posées sur la table, encadrant un plat de lard frais pris dans le cou.

"Si on buvait un petit coup de blanc ? Ça nous enlèverait ce goût écœurant de viande fraîche" dit Baptiste.

- Vous devez pas avoir bien mal au cœur avec tout ce que vous avez déjà bu ce matin, répliqua la femme en apportant la tourte de pain. Mangez donc, vous me donnerez des nouvelles de ma purée et surtout des côtes. Parce que c'est pas la peine d'aller plus loin si le cochon de cette année n'est pas bon. Je vous ai fait aussi un pâté aux pommes pour vous tenir au ventre et éponger votre vin.

- Très bon, très bon, glissa Marius en matière de diversion. Mais, à propos, Clémence, comment préparez vous votre bouillon d'ail ?

- Comment je le prépare? Surtout pas avec des ails cuites (elle ne connaissait pas le pluriel compliqué du français) que certains écrasent. Moi, les ails, je les coupe toutes menues, bien fines et crues pour qu'elles gardent tout leur parfum. Et, pendant que j'y suis, je vous rappelle qu'il faudra penser à préparer les fricaudes pour les parents et les amis et prévoir des boudins de sang assez longs pour qu'ils fassent bien tout le tour de l'assiette. Vous me donnerez tout ce qu'il faut, je présenterai les parts moi-même ; donc les boudins de sang, du poumon, de la graisse, du foie, de la colerette, un boudin d'herbes et de la coiffe pour recouvrir l'assiette. Et surtout frottez bien les boudins avec du lard, pour les faire briller".

Les hommes se levèrent, plièrent leur couteau et le remirent dans la poche de leur pantalon.

* * *

Ils n'étaient pas dehors que Marius dit à Baptiste : "Je ne sais

pas qui a eu l'idée de baptiser ta femme du nom de Clémence, mais le choix a dû être fait un soir de vogue. Sauf notre amitié et ton respect, c'est pas une épouse, c'est un vrai hussard que tu as. Moi, avec une patronne comme ça, il y a belle lurette que je me serais fait sauter la cervelle.

- Comme tu y vas, Marius! D'abord, moi, j'ai pas de fusil.

- Je dis ça comme ça, comme je me serais jeté dans le Lignon ou pendu dans le grenier.

- D'accord, mais faudrait quand même avoir le courage. Tu le ferais, toi ?

- Je dis pas que je le ferais, mais, un jour, je trouverais bien un moyen pour la ramener à la raison".

Il entrèrent dans l'ancienne saboterie et commencèrent le nettoyage des petits boyaux. "Tiens, Baptiste, j'ai une idée. Tu vois ce morceau de boyau ? Eh bien, je vais le remplir d'un peu de sang, à moitié. Jean la Buse, toi, ficelle un bout, bien serré".

Marius vida un demi-verre de sang, tâta le boyau et le referma en le nouant solidement.

"Baptiste, mets ce boyau autour de ton cou et boutonne le col de ta chemise par dessus. Quand ta femme viendra, si elle ouvre la bouche pour nous trouver à redire, tu prends ce couteau sur la table et tu te piques, comme si tu voulais te suicider ; tu verras si elle aura toujours envie d'être le commandant à la maison".

Hà ! malheur! Ça n'a pas tardé !

Clémence entra comme le vent dans l'atelier, sans prendre le temps de refermer la porte. Pieds écartés, poings sur les hanches, elle toisait déjà le trio : "Alors, les boudins, c'est pour quand ? C'est-y moi encore qui vais vous apporter le lait, la crème, les oignons, le serpolet et tout le reste, feignants (1) ? Vous verrez si ce soir je vous ferai du boudin aux pommes !".

"Ecoute, Clémence, cette fois-ci le vase déborde. J'en ai assez, tu écoutes ? Assez". Baptiste saisit le couteau, le planta dans le boudin et le sang gicla comme celui d'un cochon qu'on égorge. Clémence tomba sur le sol, sans un cri, sans un mot, les bras le long du corps, évanouie.

Marius et Jean la Buse la saisirent par les pieds et les épaules, la couchèrent sur l'échelle et se dirigèrent vers la cuisine, suivis de Baptiste, la tête basse, comme un veuf. Arrivés près du fourneau, ils la déposèrent dans le vieux fauteuil où somnolait autrefois la grand'mère. Puis ils s'assirent tous trois, en silence, sur un coin de banc à l'extrémité de la table.

Clémence, pâle comme une morte, semblait encore plus maigre. Malgré son émotion, Baptiste alla au placard, revint avec un litre et trois verres, y retourna et rapporta une assiette de chevreton et la tourte de pain. Il versa à chacun une rasade et, donnant l'exemple, sortit son couteau, se tailla une large tranche de pain, coupa une part de fromage, la piqua de la pointe de sa lame et la posa sur son pain en la coinçant avec son pouce. Chacun l'imita.

Près du fourneau, la chaleur commençait à rosir les joues de Clémence. Elle ouvrit un oeil, passa le revers de sa main sur son front et vit les trois hommes attablés. Elle se leva et glissa dans ses pantoufles jusqu'à l'escalier de la chambre, sans un regard vers les hommes. La main sur la rampe, elle monta lentement vers l'étage en soupirant à chaque degré.

A l'autre bout de la table, luisaient dans la pénombre des courtes journées d'hiver quatre pommes non pelées qui ressemblaient à celles de la toile de Paul Cézanne. En refermant son couteau, Baptiste leur jeta un coup d'œil et pensa que sa femme, malgré son mauvais caractère, n'avait tout de même pas son égal pour préparer les boudins aux pommes.

Et il eut quelques remords.

(1) et non fainéant, fait néant qui ne fait rien ; le feignant feint de travailler.

VIE DE L'ÉGLISE



DE LA SAINTE-BAUME AU MASSIF DES MAURES

Le samedi 11 mai dernier, profitant d'un déplacement familial dans le Var, je suis allé en pèlerinage à la Sainte-Baume. Ce pèlerinage est un des plus anciens d'Occident avec Rome et Compostelle. Pour monter à la grotte, j'ai emprunté le chemin dit des Rois qui traverse la forêt-relique de la Sainte-Baume, un écosystème exceptionnel. C'est ce sentier qu'empruntèrent jadis les Rois de France Saint Louis, Louis XI, François Ier, Henri II, Louis XIII et Louis XIV pour ne citer qu'eux. Plusieurs Papes et Saints vinrent aussi en pèlerinage à la Sainte-Baume : Vincent Ferrier, Catherine de Sienne, Brigitte de Suède, François de Sales, Jeanne de Chantal, Jean-Baptiste de La Salle et Benoît Labre. Après un temps de prière et de méditation dans le sanctuaire, je suis allé visiter, non loin de là, les reliques attribuées à Sainte Marie-Madeleine conservées en la Basilique du même nom à Saint-Maximin-la-Sainte-Baume.

De ce chef d'œuvre de l'art gothique provençal qu'est la Basilique Sainte-Marie-Madeleine, j'ai ensuite rejoint la belle ville de Hyères-les-Palmiers sur la Côte d'Azur. C'est la patrie d'une illustre figure de l'Église Gallicane : Mgr Jean-Baptiste Massillon (1663-1742), un grand prédicateur célèbre pour ses sermons et ses oraisons funèbres. Celle qu'il prononça pour le Roi Louis XIV en 1715 commençait par ces mots : « *Dieu seul est grand, mes Frères, et dans ces derniers moments surtout, où il préside à la mort des Rois de la terre* ». Une autre grande figure de l'Église Gallicane est liée à l'histoire de l'agréable ville de Hyères : il s'agit de l'évêque d'Orléans, Mgr Félix Dupanloup (1802-1878). Le prélat y venait souvent en retraite l'hiver, dans la belle propriété que possédaient ses amis catholiques libéraux : le Baron et la Baronne de Prailly.

Le lendemain matin, dimanche 12 mai, j'ai rendu visite au Muy à l'Abbé Laurent Eplé à qui j'ai servi la Messe. Une Messe très recueillie et chantée avec le Kyrie de la Messe des Anges. La belle chapelle de l'Abbé Eplé est placée sous le vocable de Notre Dame d'Afrique. L'Abbé y célèbre avec ferveur le Saint-Sacrifice tous les jours. À midi, après la récitation de l'Angelus au son de la cloche séculaire de l'Ermitage, l'Abbé nous a conviés à sa table, moi et les membres de ma famille qui m'accompagnaient, pour partager un succulent repas aux saveurs nord-africaines. Un repas où il a été beaucoup question d'Église et du riche parcours religieux de l'Abbé (Grand Séminaire d'Alger, Ordre Cistercien de la Stricte Observance, etc.). Si l'Abbé est un excellent cuisinier doublé d'un bon bricoleur, c'est avant tout un homme de prière. Durant cette visite au Muy, l'Abbé, qui est un ancien scout, nous a fait visiter le beau musée du scoutisme dont il est l'auteur ; un vrai trésor mémoriel rassemblé à force de recherche. En fin d'après-midi, pour clore cette belle journée de prière et de fraternité, nous avons salué le Saint-Sacrement et prié Notre Dame d'Afrique. Amis lecteurs, si vous passez dans le Var cet été, n'hésitez pas à rendre visite au bon Abbé Eplé qui, du haut de son ermitage, assure une belle présence gallicane dans le Massif des Maures.

Paroisse Saint Expédit
82300 Caussade

Nos deuils dans l'espérance :

Madame Jeannine Mercié née Prat 84 ans. Ses obsèques ont été célébrées le 14 mars 2013 à la chapelle.

Baptêmes :

Sont devenus enfants du Père par le Baptême :

- 1) Yvan Benard, 10 ans, le 25 mai 2013
- 2) Noah Charles Daunay, 2 ans

Confirmation :

Dimanche 28 avril 2013 (Fête de la Saint Expédit), Mademoiselle Marie Gonzalez (25 ans)

Fête de la Communion :

Dimanche 30 juin 2013

- 1) Yoann Benard, 16 ans, 1ère Communion
- 2) Yvan Benard, 10 ans 1ère Communion

Profession de Foi :

Océane Prat, 11 ans, Profession de foi

**DU TEMPS POUR SE REPOSER
ET RENCONTRER DIEU**

« Venez à l'écart et reposez-vous un peu. »
(Marc 6,31)

Jésus souhaite prendre quelques instants de repos avec ses Apôtres de retour de mission. Ils montent dans une barque et traversent le lac, mais la foule s'est rendue compte de leur départ et à pied, elle les rejoint sur l'autre rive. Lorsqu'ils débarquent, elle est déjà là qui les attend. Jésus a pitié de tous ces gens : « *qui sont comme des brebis sans berger.* » Et il leur parle longuement. Le repos est indispensable à l'homme pour réparer ses forces physiques, maintenir son équilibre nerveux, prendre le temps de la réflexion avant d'agir, rencontrer Dieu dans la prière.

« *Il y a un temps pour toute chose sous le Ciel : un temps pour planter et un temps pour récolter, un temps pour travailler et un temps pour*

se reposer : un temps pour déchirer et un temps pour coudre, un temps pour se taire et un temps pour parler. » (Livre de l'Ecclésiaste 3, 1-8)

L'Ecclésiaste a raison : il y a un temps pour toute chose et c'est à chacun de nous de bien gérer le temps qui nous est donné : temps de la jeunesse, de l'âge mûr, de la vieillesse... temps des études et de la vie active, temps de la santé et temps de la maladie, temps consacré à la famille et temps donné aux autres, temps réservé à Dieu. Dans nos vies bousculées, où le tourbillon des choses à faire nous étourdit, où nous courons toujours après le temps qui s'échappe, voici le temps des vacances...

Un temps que nous pouvons organiser à notre guise. Temps des vacances qui nous fait quitter notre cadre de vie habituel, nos relations, pour un nouveau cadre de vie, de nouvelles relations. Temps des vacances qui nous laisse plus de loisir pour lire, réfléchir, nous enrichir. Temps des vacances, temps du dialogue, en famille ou au hasard des rencontres. Temps de recoudre peut-être ce qui a été déchiré... Temps de récolter ce qui a été semé. Temps des pèlerinages et de la prière.

Travail et repos, labeur de chaque jour et repos hebdomadaire, congés de l'été après de longs mois de travail, retraite au terme d'une vie active, détente, loisir, rencontre avec Dieu... Tout ceci rythme notre pèlerinage terrestre vers la vie éternelle.

Bonnes vacances à tous ceux qui peuvent en prendre.

Père Jean-François Prévôt



Saint Expédit 28 avril - clergé devant la chapelle



Saint Expédit 28 avril - célébration de la messe



**Paroisse Saint Michel Archange
42600 Montbrison**

La chapelle a vécu des moments forts au mois de mai :

Sacrement de l'Eucharistie pour Lucas, le jour de Pentecôte.

Lucas, qui a suivi le catéchisme des enfants à la chapelle pendant plus d'une année, a reçu l'Eucharistie lors de la messe. Il était entouré de sa famille, parents et amis ainsi que des religieux qui l'ont soutenu dans sa démarche de Foi. Il attendait ce jour avec fierté, et la joie se lisait dans le pétilllement de ses yeux. Son témoignage, préparé ensemble au catéchisme, témoigne de sa Foi.

Son témoignage : « Je crois que Jésus est présent et vivant dans le pain et le vin de l'Eucharistie. Je communie aujourd'hui pour affirmer ma Foi. La communion développe en moi la vie divine reçue à mon baptême, et m'apporte le soutien de Dieu dans ma vie. »

Le 18 Mai , Mariage de Sandrine et Ernö

Mariage pluvieux, mais l'émotion se lisait sur les visages et le bonheur était dans les coeurs pour ce couple uni par l'amour depuis déjà 20 ans. Ils étaient entourés de leur famille, de leurs amis et de leurs trois enfants pour cette cérémonie célébrée dans une belle demeure privée.

Dame Colette Mure

Communion de Lucas



Communion de Lucas



Mariage Sandrine et Ernö



Mariage Sandrine et Ernö



Paroisse Saint François d'Assise
42110 Valeille



Paroisse du Sacré-Coeur
17270 Clérac

Paroisse du Sacré-Coeur
11400 Castelnaudary



Paroisse Saint Jean-Baptiste
33800 Bordeaux



**** JOURNAL TRIMESTRIEL: "LE GALLICAN"**

Administration - Rédaction - 4 rue de la Réole - 33800 Bordeaux

Tél: 05 56 31 11 96

Adresse de Messagerie Internet: gallican@gallican.org

Site web: <http://www.gallican.org>

T. TEYSSOT, directeur de la publication - Imprimé par nos soins

Commission paritaire n° 69321 - Dépôt légal à la parution

Reproduction interdite sans autorisation expresse

**** Abonnement au journal trimestriel "LE GALLICAN"**

- France: 11,50 Euros

- Etranger: 14 Euros

4 numéros par an: janvier, avril, juillet, octobre